



# Abraham Cahan

## Le Petit Fiancé

Récits du ghetto de New York

Traduction d'Isabelle Rozenbaumas

ZOE

## LE PETIT FIANCÉ

*La collection Les Classiques du Monde  
est dirigée par Laure Pécher.*

ABRAHAM CAHAN

LE PETIT FIANCÉ

*Suivi de Circonstances*

*Traduit de l'anglais par Isabelle Rozenbaumas*

*Préface d'Isabelle Rozenbaumas*

**ZOE**

La traduction a été faite depuis l'édition suivante :  
*The Imported Bridegroom and Other Stories of the New York Ghetto*  
By Abraham Cahan  
Boston and New York Houghton, Mifflin and Company  
The Riverside Press, Cambridge 1898

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Notter et Vigne  
Illustration: © «A Group of Peddlers (The Ghetto)», 1910  
(carte postale). Image courtesy of Blavatnik Archive Foundation  
(<http://www.blavatnikarchive.org/>)  
ISBN 978-2-88927-954-8  
ISBN EPUB: 978-2-88927-955-5  
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-956-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## PRÉFACE

### Une langue qui a fourché L'expérience des émigrants chez Abraham Cahan

Abraham Cahan (1860-1951) est aujourd'hui mieux connu pour avoir été le fondateur, en 1897, et le responsable éditorial du *Forverts*, principale publication en yiddish de la presse juive de New York, qui jouira parmi ses coreligionnaires comme au sein du mouvement socialiste américain d'une remarquable influence pendant les quarante-trois ans où il dirige le journal. Quand il en prend la tête en 1903, sa notoriété d'écrivain en langue américaine est pourtant bien établie. En 1896, son premier roman en anglais, *Yekl: A tale of the New York Ghetto* (porté à l'écran en 1975 par l'excellent film de Joan Micklin Silver, *Hester Street*), et ses nouvelles avaient été publiés en feuilleton par des magazines populaires. Inscrite dans une tradition naturaliste qui remonte aux auteurs autant russes qu'anglo-saxons, son œuvre littéraire en anglais offre un tableau de l'expérience immigrante qui entend faire connaître au public américain des voix différentes, voire discordantes. Il

dépeint les groupes ethniques ou sociaux des populations arrivées par vagues successives par Ellis Island. Elles résidaient d'abord dans le Lower East Side, avant qu'une forme d'assimilation les propulse dans les hauts de Manhattan, puis dans les banlieues qui ne vont cesser de s'étendre.

Les personnages d'Abraham Cahan habitent entre deux mondes, de préférence dans la zone la plus inconfortable où leur altérité leur est sans cesse rappelée. Que ce soit Azriel, certes un parvenu mais un « rustre » trop dissipé pour apprendre l'hébreu, la langue de prière de son père, et dont le cœur se gonfle de bonheur à la vue de l'église de sa bourgade d'origine ou quand un mot en polonais surgit de ses souvenirs d'enfant turbulent et de mauvais sujet; que ce soit Flora, sa fille, avec ses rêves d'assimilation à la culture américaine, sa hantise des constructions grammaticales boiteuses en anglais et son yiddish laborieux, ou encore le jeune prodige Shaya avec son anglais cabossé, ses deux mille pages de Talmud stockées dans sa mémoire et sa faim de savoir jamais rassasiée. La même constatation s'applique aux intellectuels déclassés de la deuxième nouvelle de ce volume, qui ont goûté aux plus fines fleurs de la culture russe et ukrainienne. Leur appauvrissement, et pour finir leur prolétarianisation, les éloignent de leurs rêves dans l'impitoyable Amérique où tout se réduit à la fortune ou l'infortune. Et si le héros de son roman célèbre, écrit beaucoup plus tard, David Levinsky, a fait, tout comme Abraham Cahan, l'expérience d'un antisémitisme

féroce dans son pays d'origine, sa critique de la culture matérialiste de sa terre d'accueil est sans appel: «L'Amérique semble l'endroit le plus cruel sur terre<sup>1</sup>.»

On ne peut isoler l'éclosion du précoce talent littéraire d'Abraham Cahan, arrivé aux États-Unis avec la vague d'émigrés politiques russes chassés par la répression tsariste de 1882, des prémices de sa carrière journalistique. À peine a-t-il posé le pied sur le sol américain qu'il participe à un meeting socialiste, et un mois plus tard il fait un discours en yiddish dans une autre réunion. Il maîtrise si vite l'anglais qu'il l'enseigne bientôt à des travailleurs juifs qui viennent d'accoster. Il écrit des articles promouvant l'avancée du socialisme et de l'éducation dans l'organe yiddish du Socialist Labor Party, le *Arbeter Tsaytung* (le *Journal des travailleurs*) qu'il édite de 1891 à 1895, puis occupe un poste dans la direction éditoriale du journal *Di Tsukunft* (*Le Futur*). À la suite d'un différend au *Forverts*, qu'il contribue à fonder en 1897, il est recruté comme reporter au *New York Commercial Advertiser*, le meilleur, sinon le plus grand des journaux de New York<sup>2</sup>, il y travaille

---

<sup>1</sup> Abraham Cahan, *The Rise of David Levinsky*, Harper Torch books, 1917; 1945; 1960, p. 67.

<sup>2</sup> D'après Samuel Norich, président actuel du *Forward*, échange de lettres en yiddish du 15 février 2021 (traduit par mes soins): «En réalité, A. Cahan avait établi sa notoriété dans le monde littéraire par ses écrits en anglais avant de se faire un nom auprès du public en yiddish. Il a publié *Yekl, A Tale of the New York Ghetto* en 1896, un an avant la fondation du *Forverts*. Et lorsque, quelques mois après, Cahan quitte le *Forverts* à la suite d'un désaccord,

avec Lincoln Steffens qui aura une influence cruciale sur sa future carrière au *Forverts*. Les horreurs du pogrome de Kishinev en 1903 l'incitent à prendre la tête du *Forverts* où il demeurera une figure centrale jusqu'en 1946. Au cours de cette période, le lectorat du quotidien passa de six mille lecteurs à plusieurs centaines de milliers, répartis dans toutes les grandes villes américaines. Il avait fait le pari que les nouveaux arrivants s'intéresseraient à un contenu complexe, sur des sujets habituellement traités par la grande presse, pas spécifiquement juifs, dans une langue yiddish plus simple et accessible. Cette approche de la langue et des sujets les plus divers n'a pas toujours rallié ses collègues, ni de célèbres critiques et auteurs tels Khayim Zhitlowsky ou Shmuel Niger. La vie littéraire en yiddish était alors à son zénith et les controverses pouvaient devenir virulentes. Au-delà de ses idées, souvent très arrêtées quand bien même elles ont évolué, Abraham Cahan était connu pour être un impitoyable éditeur de textes. Cette bataille sur la nature ou le niveau de la langue yiddish dans laquelle il convenait de s'adresser au lectorat des immigrants juifs s'enracinait dans l'histoire de son militantisme radical pour des idées sociales.

---

Lincoln Steffens le recrute comme rédacteur et mentor auprès d'écrivains plus jeunes (Cahan était «l'ancien»: il avait trente-six ans!) au *Commercial Advertiser*, le meilleur sinon le plus grand des journaux de NY. Nous nous souvenons d'A. Cahan comme d'un géant dans la rue littéraire yiddish, mais à son époque, il était déjà une autorité du monde littéraire en anglais.»

S'il n'a pas connu lui-même le travail à l'usine et la vie éreintante du prolétaire exploité qu'il décrit avec tant de sensibilité dans *Circonstances*, il partage avec Dickens, dont il a été un lecteur attentif, une conscience sociale qui nourrit son travail de journaliste et d'auteur. La fascination d'un nouveau venu pour la langue du pays d'accueil n'est pas sans rappeler celle d'un outsider dans le monde littéraire.

Né en 1860 dans la petite bourgade lituanienne de Paberžė, proche de Vilna, au sein d'une famille religieuse, Abraham Cahan fréquente le *heder*, l'école élémentaire juive, jusqu'à sa bar-mitsva, puis étudie brièvement à la Yeshiva Ramailles de Vilna où les disciplines profanes avaient déjà été introduites. À quatorze ans, il se tourne résolument vers ces matières non religieuses, mais en raison de la pauvreté de son père dont le petit commerce ne cesse de péricliter, il ne peut fréquenter le lycée russe et se forme en autodidacte. Conscient des limites de cette éducation, il s'inscrit bientôt à l'école normale pour la formation en russe d'enseignants juifs à Vilna, créée en 1873, et trouve un emploi dans une école russe. À ce stade de sa formation, Abraham Cahan pense, écrit, travaille, communique en yiddish, hébreu et russe selon les circonstances. Il ressemble sans doute plus alors au jeune prodige hypermnésique du *Petit Fiancé*, Shaya, qu'à son ignorant futur beau-père, Azriel, qui renâcle dès sa jeunesse à tout apprentissage et oppose un crâne dur comme du bois aux subtilités de l'enseignement des textes hébraïques.

C'est à la même époque qu'il rejoint le parti populiste regroupant des intellectuels radicaux russes, Narodnaya Volya (La volonté du peuple), appelé à devenir le modèle de nombreuses organisations révolutionnaires prônant l'usage de la violence, mais son principe, « aller vers le peuple », restera central dans la pédagogie et le militantisme d'Abraham Cahan, même lorsqu'il adoptera une conception pacifique et réformiste du socialisme.

S'il a quitté la Russie avant l'âge de vingt-deux ans avec le groupe Am Oylem, qui destinait ses militants au travail agricole et à une assimilation des futures recrues à travers les syndicats ouvriers, sa culture d'origine juive, lituanienne et russe demeure centrale dans la carrière littéraire et journalistique d'Abraham Cahan, comme dans la singularité de son étoffe humaine et de son intellect<sup>1</sup>. Il a six ans quand sa famille s'établit dans ce qu'il est convenu d'appeler la Jérusalem de Lituanie, Vilna, qui appartient à la « zone de résidence » où les Juifs sont autorisés à s'installer sous le régime tsariste, à l'exclusion des grandes villes de l'Empire. Au tout début de ses mémoires en yiddish<sup>2</sup>, il décrit une scène de pendaison de rebelles polonais contre le pouvoir tsariste dont il se souvient alors qu'il avait moins de deux

---

<sup>1</sup> Patrick Chura, « Abraham Cahan's *Vilna* and the Roots of "Litvak" Realism », *LITUANUS*, Volume 52, n° 4 hiver 2006, Chicago.

<sup>2</sup> Abraham Cahan, *Bleter fun mayn leben*, vol-1, p. 12-13. Copie digitale du Yiddish Book Center, <https://www.yiddishbookcenter.org/collections/yiddish-books/spb-nybc200126/cahan-abraham-bleter-fun-mayn-leben-vol-1>

ans. Il décrit un Shabbat pendant lequel son père explique à la famille pourquoi ils ne pourront jouir du repas traditionnel, prônant la nécessité de sacrifier leur confort individuel en faveur du bien collectif, car la communauté a besoin d'argent pour racheter des conscrits juifs du service militaire obligatoire (imposé pour vingt-cinq ans sous le régime tsariste). Les idées de la Haskalah, les Lumières juives, avaient profondément pénétré le judaïsme lituanien et continuaient d'évoluer aussi bien au sein des courants religieux que dans les cercles intellectuels libre-penseur, qui avaient parfois entre eux des limites très floues. Pourfendeur du hassidisme dans lequel il voyait des risques de déviation et d'hérésie, le Gaon de Vilna, Eliyahou ben Shlomo Zalman (1720-1797), avait encouragé ses disciples à étudier plus rigoureusement les textes du Talmud, mais il avait aussi ouvert la porte, par son propre exemple, à la connaissance des disciplines profanes, la grammaire hébraïque, les mathématiques, la géométrie et l'astronomie. Nous voyons dans *Le Petit Fiancé* ces anges déchus des yeshivot lituaniennes, les *perushim*<sup>1</sup> venus d'abord en Amérique pour prêcher les idées du Gaon de Vilna, notamment l'étude pour l'étude, et qui se retrouvent, hères misérables, à la charge de la communauté.

Avant de s'atténuer en une doctrine socialiste réformiste, la rage anticapitaliste d'Abraham Cahan s'est épanchée dans deux genres littéraires qu'il

---

<sup>1</sup> Voir note 41, p. 111.

a expérimentés en yiddish, dans cet idiome accessible à tous qu'il prônait, et dont la simplification paraissait aussi indispensable à ses yeux que l'apprentissage de la langue du pays ou que celui des sciences naturelles. Dans une rubrique du *Arbeter Tsaytung* intitulée «*Di sedre*» – la portion hebdomadaire de la Torah lue à la synagogue –, et signée *Der proletarisher Magid*, (le prêcheur prolétarien), Abraham Cahan commente les faits et gestes des personnages bibliques en traquant les parallèles et la similitude de leurs actions avec les capitalistes de son temps<sup>1</sup>. Dans son exégèse du chapitre 47 de la Genèse, le 9 janvier 1892, il compare les agissements de Joseph, au moment de la grande famine qui va sévir sur l'Égypte, aux manigances du capitalisme sanguinaire qui exploite le prolétariat en spéculant sur les prix des matières premières. Dans la veine pleinement revendiquée de «*Rabeynu* (notre maître) Karl Marx», il voit dans cette portion de la Bible la genèse de tout le capitalisme, «*der yikhes-briv fun gantsn kapitalizm*». Il reconnaît dans cet épisode historique les mêmes caractéristiques qu'à l'époque où l'auteur du *Capital* dénonçait la spéculation qui transformait brutalement paysans et fermiers endettés en prolétaires urbains et ouvriers agricoles saisonniers.

---

<sup>1</sup> Conférence donnée en yiddish par Ellie Kellman, professeur de langue et littérature yiddish à Brandeis University, au YIVO Institute for Jewish Research, le 13 juillet 2020: «Ab. Cahan's Early Experiments in Yiddish Journalism: di "Sedre" and the Novella "How Rafol Naaritsokh Became a Socialist"».

Soucieux d’offrir des modèles littéraires qui font écho à l’expérience des masses laborieuses juives en Amérique, il écrit un roman publié en feuilleton dans le *Arbeter Tsaytung*, en 1894. Dans ce récit, la langue et la culture d’appartenance, la prière et la musique, la foi et son rejet tiennent des places emblématiques que l’on retrouve, déplacés et portés par d’autres personnages, dans *Le Petit Fiancé*. Rafoel Naaritsokh<sup>1</sup>, qui tient son nom d’un passage de la liturgie dont il est fervent, est le type même de l’intellectuel prolétarisé, l’intellectuel ouvrier. Juif religieux plutôt simple, mais d’une intelligence hors du commun, ébéniste de son état, Rafoel avait l’habitude de psalmodier en travaillant. Arrivé à New York du « vieux pays », il trouve un emploi à l’usine où on lui interdit de chanter. Nous verrons combien la cantillation tient une place de choix pour exprimer la familiarité avec la culture juive et un mode de pensée original qui découle de méthodes de discussion et d’argumentation propres à l’éducation traditionnelle. En attendant, Rafoel réfléchit à l’idée de réorganiser la fabrique et la société via le rachat des moyens de production par les ouvriers. Il invente l’autogestion ouvrière, en somme. Que dire de son succès lorsqu’il expose sa trouvaille dans une réunion socialiste ? Au début, il reste fidèle à ses croyances et à sa foi juives,

---

<sup>1</sup> Abraham Cahan, *Vi azoy Rafol Naaritsokh iz gevorn a sotsialist*, 1894 ; réimprimé en 1897 avec un thésaurus d’anglicismes. Le livre a ensuite connu cinq rééditions en anglais sous le titre *Rafol Naaritsokh – The Story of a Carpenter Who Saw Light*.

mais bientôt un autre chant, la *Marseillaise*, va détrôner ses psalmodies, son *naaritsokh*. Rude concurrence. Il suffit d'un petit coup de pouce, l'étude des sciences naturelles, pour finir de faire de lui un libre-penseur, un *apikoyres*, un transfuge, un adepte de la culture universelle.

*Le Petit Fiancé* s'ouvre et se ferme sur la lecture d'un livre<sup>1</sup>. D'entrée de jeu, Flora est plongée dans la lecture de Dickens, *Little Dorrit*, dont le sujet principal est un plaidoyer contre la prison pour dettes, sujet brûlant et personnel pour Abraham Cahan dont le père avait échappé de justesse à cette peine. Le rêve de promotion sociale de la jeune fille s'incarne autant dans l'idée fixe d'un avenir aux côtés d'un médecin de l'Upper West Side que dans un idéal jamais atteint de maîtriser la langue du pays où elle est née mais dans lequel, malgré tous ses efforts pour franchir la frontière sociale et culturelle, elle demeure une nouvelle venue. Dans un film réalisé et prenant place dans les années 80 du 20<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, Isabelle, jeune libraire sophistiquée et petite-fille d'immigrants, rechigne à lier sa vie à un honnête et charmant marchand de cornichons dont les mains sentent le yiddish à plein nez et dont le commerce se situe dans le Lower East Side juif. De Downtown à Uptown, les étapes sont autant culturelles que

---

<sup>1</sup> Je m'inspire dans les lignes qui suivent abondamment, mais assez librement, du magnifique article de Hana Wirth-Nesher, Hana. «Breaking Ground, Broken English: Abraham Cahan's *The Imported Bridegroom*.» In *geveb* (July 2020).

<sup>2</sup> *Crossing Delancey*, autre œuvre de Joan Micklin Silver.

sociales et exigent d'abandonner des parties de soi-même. Ce sont, à un siècle de distance, ces mains plongées dans le tonneau de cornichons, et somme toute la persistance des obstacles à l'assimilation, mais aussi la résistance de la culture à sa dissolution qui m'ont amenée à rétablir dans le texte quelques expressions en yiddish. Du « *Good Sabbath Flora* » (évidemment *gut Shabbes*) adressé à la jeune fille par une assemblée de vénérables talmudistes au « *Life and peace! Life and peace!* » en lieu et place des traditionnels *Le-khayim! Le-Sholem* (À votre santé! À la paix!) que quiconque est allé à un mariage juif comprend presque instinctivement, Abraham Cahan se plaît à américaniser son récit. Il cède parfois à la facilité en introduisant un retentissant *mazl-tov!* ou une *rebbetsn* (femme de rabbin ou femme érudite) avec leur traduction entre parenthèses. La nourriture tient du reste une place de choix dans les réserves entretenues par Azriel Stroon envers l'Amérique, ses cornichons et son poisson. Au prix de la trahison, j'ai pris le risque de réintroduire la vénérable carpe farcie là où le texte anglais ne parlait que de poisson.

Shaya quant à lui voit davantage la langue comme un sésame, comme l'accès au savoir universel, seul substitut acceptable au savoir talmudique. Il aspire à la connaissance *des langues, des sciences*. La musique et la philosophie expriment l'universalisme et celui-ci conduit le jeune prodige à un rapport instrumental avec la langue, à la Abraham Cahan, un moyen de parfaire son éducation, d'élaborer des théories et de discuter des concepts: tout ce que le judaïsme

lui a appris à faire sous une forme qui lui paraît, à la fin du récit, sans doute profonde mais étroite et particulariste.

Tanya et sa revue littéraire, la *Pensée Russe*, son attraction pour le petit-russien<sup>1</sup>, Shaya et la lecture d'Auguste Comte avec un cénacle d'intellectuels précaires et cosmopolites, autant de signes distinctifs d'une aristocratie universaliste pour qui la critique littéraire et la philosophie vont devenir une nouvelle Bible.

Il me faut laisser le lecteur découvrir par lui-même la langue qui fourche d'Azriel Stroon, notre troisième et peut-être principal personnage, car dévoiler ici ses chaotiques rapports à toutes les langues qu'il ne connaît que mal, seul le yiddish étant sa langue vernaculaire, serait divulgâcher – comme le disent nos amis canadiens – le contenu du roman, une fresque à traits vifs des conflits qui déchirent tout immigrant entre les langues et les cultures qui le constituent. Ceci vaut peut-être davantage encore pour les Juifs qui ne sont jamais à leur place et toujours entre deux, voire trois ou plus, cultures, langues, mondes. Pour ne prendre que cet exemple, les Juifs d'Ukraine, surtout les plus éduqués, faisaient déjà partie de deux minorités nationales sous l'empire tsariste. Les grandes migrations géographiques, la mobilité ou l'immobilité de classe, l'assignation à des identités composites sont la matière littéraire des personnages principaux du *Petit Fiancé* et de

---

<sup>1</sup> Voir note 3, p. 186.

*Circonstances.* Dans ces deux récits, l'affinité d'Abraham Cahan avec ses personnages est celle d'un écrivain immigrant, sujet aux mêmes contradictions et aux mêmes déchirements et n'offrant jamais, malgré sa forte détermination politique, d'issue à leurs tourments.

Cette traduction a nécessité des recherches et des éclaircissements que les notes de la préface et du texte reflètent. Je tiens à exprimer ma gratitude à mes interlocuteurs : Robert Alter, Jonathan Boyarin, André Kosmicki, Samuel Norich, Elissa Sampson et Polina Shepherd. Aux lecteurs attentifs de la préface, Michel Biezunski, Jacqueline Carnaud et Yitskhok Niborski, mes remerciements seront toujours en deçà des bienfaits de leur regard critique.

Laure Pécher, qui a édité le texte, a tenu compte avec une grande sensibilité de mes choix de laisser sur ces récits l'empreinte de leur déplacement entre les cultures.

Isabelle Rozenbaumas



# LE PETIT FIANCÉ